

# Histoires d'après mai

LA LETTRE  
D'ANNE SINCLAIR



**EN CE DÉBUT** mai, impossible de franchir le seuil d'une librairie ou d'ouvrir un journal sans tomber sur une commémoration de 1968. Images, récits, histoires, sous les pavés,

cinquante ans de flash-back. Je voudrais, au-delà de cet anniversaire, faire dialoguer deux livres attachants qui racontent ce qui est moins connu, le parcours de jeunes qui poursuivirent l'aventure trotskiste jusqu'à ce qu'elle s'épuise, longtemps après 1968. Il s'agit du roman de Didier Leschi *Rien que notre défaite* (éd. du Cerf) et du récit autobiographique de Benjamin Stora *68, et après* (Stock), que François Clemenceau évoquait avec l'auteur dans le JDD de la semaine dernière. Dans les deux livres jaillit la tristesse face à l'échec du socialisme réformiste. Comment des jeunes révolutionnaires deviennent des sociaux-démocrates désabusés. Comment on passe

de l'illusion lyrique à la lucidité chagrinée. Didier Leschi est haut fonctionnaire, directeur de l'Office français de l'immigration et de l'intégration (Ofii). Benjamin Stora est historien, spécialiste de l'Algérie, directeur du musée national de l'Histoire de l'immigration. Un thème à l'évidence commun tant les immigrés sont devenus les « damnés de la terre » d'aujourd'hui !

L'un et l'autre, qui avaient 9 et 17 ans en mai 1968, prolongèrent le combat trotskiste dans les années 1970 et 1980.

Pour tous deux, l'engagement militant fut vecteur d'intégration, loin de leurs banlieues et de leurs milieux d'origine fort différents : corse pour l'un, très discret sur sa famille, juif d'Algérie pour l'autre, qui écrivit beaucoup sur sa jeunesse déracinée.

Les héros de Leschi, Thomas, Yannick, Camille et les autres, naviguent avec ivresse dans ce qu'il appelle « les tribus divisées, querelleuses mais unies sur l'essentiel » que

sont Lutte ouvrière, la LCR, la Gauche prolétarienne et les « pablistes ». Benjamin Stora intègre assez vite l'OCL, l'Organisation communiste internationaliste de Pierre Lambert, revenue dans la lumière au début des années 2000 quand Lionel Jospin admit avoir appartenu à cette organisation jusqu'en 1984. Les batailles picrocholines d'autrefois étaient féroces.

Leschi a des mots très durs pour l'OCL, dont fut membre Stora, sur laquelle il écrit :

« Je mourrai avec la fierté de ne pas avoir été des leurs. »

Un Stora dépité de voir ses amis lambertistes rejoindre le Parti socialiste et devenir plus soucieux de places au pouvoir que d'idéal. D'anciens dirigeants du PS en prennent pour leur grade dans les deux récits. Notamment Jean-Christophe Cambadélis, venu lui aussi de l'OCL. C'est le Kosta du roman de Leschi, décrit sans complaisance par Stora, et archétype pour les deux écrivains de l'embourgeoisement au pouvoir.

C'est cette déception pour une gauche qui, selon eux,

n'aurait rien compris à la société d'aujourd'hui qui les réunit. Stora s'en évade assez vite : entré au PS en 1986, il s'éloigne dans les années 1990, se recentrant sur l'histoire et devenant un spécialiste de l'Algérie. Et son envie d'écrire ce livre naît en 2017 de l'effondrement du PS, pour lui symbole d'une vieille gauche qui en est restée au monde d'hier. Quant au Thomas du livre de Leschi, entré au Parti socialiste par et pour Chevènement dont il reste l'ami, il choisit de se ranger en devenant un haut fonctionnaire de la République, sans engagement partisan. Stora le nihiliste est devenu un sage universitaire et s'interroge avec chagrin sur l'enlisement des idéaux.

Le héros de Leschi eut un parcours plus chaotique : exclu du lycée, vivant un temps en communauté, il aurait pu tomber dans la folie meurtrière des Brigades rouges. Sauvé par un CAP d'ouvrier du livre, mais surtout par la reprise des études qui le menèrent à l'histoire, au droit et aux concours de la haute fonction publique, il poursuit une

vie de « fonctionnaire sans ressentiment et de social-démocrate à états d'âme », avant de réussir à faire la synthèse de toutes ces vies en une et de reconnaître qu'elles l'ont irrigué.

J'ai aimé la conversation involontaire entre ces deux livres. Non pas le banal glissement de ceux de leur âge qui passent de la révolution à la résignation. De la gauche au centre, gauche ou droit. Mais deux itinéraires authentiques, écrits de façon allègre, qui se concluent par le regret de l'effacement du collectif, la détestation de l'extrême droite dangereuse et le refuge dans le service de l'État ou celui des idées.

Ils ont fini par accepter leurs échecs, leurs erreurs, leur défaite. Mais restent fidèles à ce qu'ils furent, « la défense des sans-droits », comme dit Benjamin Stora, et le refus, comme dit Didier Leschi, que la « social-médiocratie » ait le dernier mot. Reste une interrogation : quelle force avait donc cette matrice trotskiste pour fournir, à gauche, tant d'acteurs du monde des idées ou de celui de la politique ? ●